



L'apparition de Kateri au P. Claude Chauchetière.

Kateri prédit la mort d'Etienne Tegananokoa

LE SIXIÈME jour après la mort de Kateri, c'était le lundi de Pâques [1680], une personne de vertu, digne de foi [P. Claude Chauchetière], étant en oraison sur les quatre heures du matin, elle lui apparut tout environnée de gloire avec un port plein de majesté, le visage éclatant, élevé vers le ciel comme en extase; cette vision si merveilleuse était accompagnée de trois circonstances qui la rendent encore plus admirable. Car, en premier lieu elle dura deux heures entières pendant lesquelles cette personne eut le loisir de la contempler à son aise et le fit avec une joie et un plaisir qu'on ne peut exprimer, Kateri ayant voulu par une si insigne faveur reconnaître les grands services qu'elle en avait reçus pendant sa vie. De plus cette même apparition fut accompagnée de plusieurs prophéties, par autant de symboles qui se voyaient aux deux côtés de Kateri dans son extase, desquelles prophéties les unes ont déjà été vérifiées, les autres ne le sont pas encore. Par exemple, l'on voyait à sa droite une église renversée et vis-à-vis à la gauche un Indien attaché à un poteau et brûlé tout vif. . . Et [en] 1683, la nuit du vingt août un orage épouvantable, avec tant d'éclairs et de foudre qu'il ne pouvait être causé que par le mauvais esprit, vint prendre l'église du Sault de soixante pieds de long de pièces sur pièces, la prit, dis-je, par un angle avec tant de violence que contre toutes les apparences il la renversa sur l'angle opposé et la mit en pièces. . .

Voilà ce qui regarde l'église renversée. Pour ce qui est de l'Indien que l'on vit dans cette apparition attaché à un poteau et brûlé tout vif, cela s'est assez vérifié quelques années après qu'un Indien de cette mission fut brûlé à Onnontagué et deux femmes les deux années suivantes, et nous ne doutons nullement que Kateri qui en avait donné connaissance si longtemps avant, n'ait obtenu à ces Indiens la constance invincible qu'ils firent paraître dans les tourments.

*La Vie de Catherine Tegakouita,
première vierge iroquoise
Pierre Cholenec, S.J., 1696.*

Un inédit

Copie d'une lettre écrite¹ de Québec au P. Jacques Bigot à Paris, 1691.

Mon Révérend Père,

Pax Christi.

Depuis votre départ pour la France, nous avons appris qu'un Iroquois de notre mission de Saint-François-Xavier a été brûlé pour Jésus-Christ au milieu de son pays et par les mains de ses compatriotes mêmes. Il s'appelait Etienne Tegannouakoa², et nous pouvons dire de lui ce que saint Augustin dit de son patron, qu'il portait dans son nom un heureux présage de son triomphe.

Comme c'est le premier de sa nation qui a signalé sa foi dans les tourments et que nous le regardons avec raison comme le premier martyr de Jésus-Christ entre tous les indigènes de l'Amérique septentrionale, l'on a jugé à propos de faire part à nos RR. PP. de France d'une mort si glorieuse, afin qu'ils nous aident à louer et à remercier le divin auteur de ces merveilles et qu'ils joignent leurs prières aux nôtres pour lui demander le rétablissement de nos missions chez les Iroquois.

La mission de Saint-François-Xavier qui avait pris commencement parmi les Français à la Prairie de la Madeleine l'an 1669, fut transférée six ans après une lieue et demie plus haut au pied du Sault Saint-Louis, d'où elle prit le nom de Saint-François-Xavier du Sault, et dès lors ce fut un village composé d'indigènes seulement. Cela y attira aussitôt plusieurs familles iroquoises qui quittèrent leur pays sans peine pour venir prendre part à la paix et au repos dont jouissaient leurs parents et leurs amis dans cette sainte mission.

Celui dont nous parlons fut de ce nombre, et la seconde année de notre transmigration il y vint demeurer avec sa femme, une belle-fille et six enfants. Il était âgé d'environ trente-cinq ans, d'un naturel fort doux, et il apportait avec lui une forte preuve de la vie innocente qu'il avait menée jusqu'alors dans la solidité de son mariage, en un pays où les libertins et les débauchés changent continuellement de femmes. La sienne avait bien du rapport avec son mari pour la bonté du naturel et leurs enfants tenant de tous les deux faisaient paraître beaucoup de docilité pour leur âge. Comme ils demandèrent d'abord le saint baptême et qu'ils témoignaient beaucoup d'empressement pour le recevoir, il leur fut conféré et à leurs enfants, après les instructions nécessaires; et le lendemain ils furent tous mariés en face d'Eglise selon la coutume usitée en ces occasions.

¹. C'est le P. Pierre Cholenec qui est l'auteur de cette lettre où il décrit le martyre d'Etienne Tegannouakoa, à peine une année après la mort de ce dernier. Ce document inédit se trouve aux Archives du Collège Sainte-Marie (ACSM), maintenant à Saint-Jérôme, et c'est avec joie que je l'offre aux lectures de *Kateri*.

². Ou Tegannouakoa.

Nous eûmes lieu de croire qu'ils avaient reçu la grâce avec ces sacrements, puisque du [sic] depuis leur famille fut toujours une des mieux réglées du village pour la grande union qui était entre le mari et la femme et plus encore par le zèle qu'ils faisaient paraître pour la bonne éducation de leurs enfants, par leur soin à les envoyer tous les jours, soir et matin, aux prières et aux instructions qu'on faisait en particulier à ceux de cet âge, et pour la joie qu'ils marquaient toutes les fois que les missionnaires entraient dans leurs cabanes pour y visiter et pour y parler de Dieu. C'était à exhorter aussitôt leurs enfants à bien écouter, faisant cesser tout ouvrage et même tout autre discours pour entendre parler les Pères. J'en ai été témoin moi-même fort souvent et je puis dire avec vérité qu'ils égalent les plus anciens et les plus fervents de la mission dans cette ardeur à bien élever leurs enfants et à faire suivre et honorer Dieu dans leur famille.

C'est par la pratique d'une vie si chrétienne que notre Etienne se préparait sans y penser à triompher des ennemis de notre foi et de son salut et qu'il mérita au bout de treize ans une fin aussi glorieuse qu'elle était nouvelle pour un indigène et pour un Indien iroquois. Le mois d'août de 1690, il était parti avec sa femme et un autre Indien du Sault pour la chasse d'automne le long de la grande rivière, et dans le mois de septembre suivant, ils furent surpris dans les bois par un parti de quatorze Iroquois de Goïogoi, qui s'étant saisis de tous les trois les lièrent d'abord et les menèrent captifs dans leur pays.

Etienne ne se vit pas plutôt pris qu'il dit à sa femme : "Je suis mort, je le vois bien, Dieu en est le maître. Mais pour toi, tu auras la vie, et ainsi je te recommande de persévérer toute ta vie dans la foi et dans la prière, et surtout d'élever nos enfants dans la crainte et dans le service de Dieu. Voilà tout ce que je te demande et si tu me l'accordes, je mourrai content."

Il ne cessa pendant tout le chemin d'exhorter ainsi sa femme à la constance et de la fortifier contre les rudes attaques qu'elle aurait à soutenir parmi ceux de sa nation où ils arrivèrent en peu de jours. Ceux qui les menaient au lieu de les conduire en leur village de Goïogoi les menèrent contre toute apparence à celui d'Onnontagué, comme si la divine Providence avait voulu faire triompher notre religion en cet illustre confesseur dans le cœur du pays ennemi, pour rendre sa victoire plus insigne. Outre la guerre que nous avions avec eux, les Iroquois du pays, et les Onnontagués plus que les autres, étaient depuis longtemps extrêmement animés contre les Iroquois de la mission du Sault, qu'ils n'avaient pu ni par présents ni par prières ni par menaces détacher des Français et de la foi pour retourner dans le pays où ces Indiens chrétiens portaient même la guerre contre leurs parents et leurs frères par le seul motif de la religion. C'est pourquoi, ayant ce chrétien entre les mains (car les Goïogoiens le leur avaient abandonné), ils résolurent de se venger sur lui tout à la fois et des Français et des Iroquois du Sault et de notre religion.

Ce fut dans ces mauvaises dispositions que les Onnontagués reçurent ce généreux captif dans leur village. Il faudrait l'avoir vu pour concevoir les étranges avanies que les Iroquois ont coutume de faire à leurs captifs en de semblables rencontres, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire à celui-ci. A son entrée dans le village, on se jeta sur lui de tous côtés. On lui coupa à belles dents plusieurs de ses doigts. On lui fit avec les couteaux tranchants de cruelles incisions aux jambes, aux cuisses et par tout le corps. Ce fut parmi ces huées, ces avanies et ces mauvais traitements que le bon Etienne souffrit sans branler et avec une constance vraiment chrétienne, qu'on le mena dans une cabane où il fut aussitôt entouré de cette foule d'exacerbés. Ils commencèrent par l'interroger s'il était chrétien; non pas qu'ils doutassent, mais pour avoir occasion de le tourmenter même sur sa confession de foi qu'ils avaient si fort en horreur. Etienne répondit sans hésiter qu'il était chrétien. "Prie donc," lui dirent-ils en le raillant et en se moquant de lui. Sur quoi, tout lié qu'il était par les bras, il se mit à faire avec la main le mieux qu'il pût, le signe de la croix en prononçant ces paroles dans la langue que tous entendaient : "Au nom du Père et du Fils." Ce qu'il n'eut pas plus tôt proféré que ces ennemis jurés de la prière lui coupèrent jusqu'à la moitié les doigts qui lui restaient à cette main. Et après cette première interrogation, ils lui en firent une semblable pour la seconde fois avec les mêmes avanies, et il leur répondit avec la même constance. Sur quoi ces furieux lui ayant crié derechef qu'il priât donc, il le fit sans s'étonner de la même manière qu'il venait de le faire. Et à l'instant même, ils lui coupèrent tous les doigts jusqu'à la paume de la main. Enfin, l'ayant interrogé une troisième fois et obligé après une troisième confession à se marquer tout de nouveau du sacré signe de notre rédemption, ces misérables ne pouvant souffrir qu'il leur insultât avec tant de constance et de fermeté, lui coupèrent tout à fait le poignet et poussant leur fureur plus avant, ils coupèrent sa chair dans tous les endroits de son corps qu'il avait marqué du signe de la croix, c'est-à-dire au front, à la poitrine et aux deux épaules, comme pour effacer ces augustes marques qu'il y venait d'imprimer à leur confusion et à la gloire de notre sainte religion.

Enfin après des préludes si sanglants que le patient scuffrit avec joie, bien loin d'en témoigner le moindre ressentiment, ces Iroquois poussèrent leur vengeance jusqu'au bout en prenant la résolution de le brûler tout vif. Aussitôt sans lui donner le temps de se reconnaître, on planta un poteau au milieu du village et on l'y attacha. Quand ce brave chrétien se vit dans cette posture et à ses côtés des fers tout rouges dans le feu avec lesquels ces hommes furieux se disposaient à le brûler, il s'écria en leur adressant la parole :

"Courage, mes frères, brûlez-moi bien et mettez tout votre plaisir à me bien rôtir, sans m'épargner. Mes péchés en méritent beaucoup plus que tout ce que vous pourrez me faire souffrir, et plus vous me tourmenterez, plus j'en serai récompensé en l'autre vie."

Ces paroles si hardies enflammèrent encore davantage la rage de ses bourreaux qui se mirent à l'envi à lui brûler le corps avec des tisons ardents et des fers tout rouges sans que notre Etienne jetât seulement un soupir. Au contraire, il leur criait de temps en temps :

"Courage, mes frères, ce n'est pas moi que vous brûlez; c'est un autre, et je ne sens pas vos tourments."

Au bout de quelque temps, sentant ses forces diminuer, il leur demanda trêve pour quelques moments, afin de faire sa dernière prière à Dieu et lui recommander son âme. Ce qu'ayant fait en peu de mots, il les exhorta de nouveau à achever cette cruelle boucherie, au milieu de laquelle toujours constant, inébranlable et comme insensible à ce feu lent dont on le brûlait, il rendit sa généreuse âme entre les mains de celui qui l'avait créé pour sa gloire faisant triompher hautement avec un courage plus qu'héroïque, Jésus-Christ, sa foi, sa religion de toute la cruauté iroquoise, dans son pays même et à la vue des Iroquois, ses compatriotes.

Je vous laisse à penser, mon cher Père, avec quel plaisir tout le paradis assista au triomphe de ce brave Etienne, comme il fit autrefois à celui de son saint patron. Nous ne savons pas précisément le jour d'une mort si précieuse; mais il nous suffit de savoir qu'il a été marqué dans le livre de vie et que les anges en célébreront sans doute la fête au ciel pour suppléer à l'honneur que mériterait des hommes sur la terre, un chrétien qui a tant souffert pour Jésus-Christ.

Sa femme nommée Suzanne eut la vie comme lui-même l'avait bien prévu, et elle est esclave dans le pays, mais toujours constante et inébranlable dans sa religion. L'autre indigène qui fut pris avec eux eut seulement quelques doigts coupés à Onnontagué et de là il fut ramené à Goïogoi où on lui donna la vie pareillement. Mais quelque effort qu'on pût faire pour l'obliger à y prendre femme, il n'y voulut jamais consentir disant que la religion le lui défendait et qu'il était déjà marié. Quelque temps après étant venu avec un gros parti en guerre vers le Montréal, il trouva moyen de se dérober à ses compagnons et de se rendre en canot dans sa chère mission du Sault auprès de sa femme et de ses enfants et ce fut là où il raconta tout ce que nous venons de dire et dont il avait été le témoin oculaire.